

Le vent l'emportera
Benoît Aquin, *Le Dust Bowl chinois*

Guy Sioui Durand

Number 105, Spring 2010

Fragments d'art actif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62662ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sioui Durand, G. (2010). Le vent l'emportera : Benoît Aquin, *Le Dust Bowl chinois*. *Inter*, (105), 56–57.



Le vent l'emportera

© Benoit Aquin

PAR GUY SIOUI DURAND

J'étais noyé dans le bruit et la poussière. Je ne voyais plus rien et ne sentais que cet élan désordonné¹...

Les tempêtes « jaunes » à l'origine des magnifiques photographies du *Dust Bowl chinois* captées par Benoît Aquin et exposées chez VU ravivèrent chez moi un souvenir d'art mais aussi une pensée pour l'éthique existentialiste d'un Camus révolté. De passage en juin 2009 dans une Venise habitée par les œuvres de « Construire des mondes », thème de sa 53^e biennale, j'étais demeuré immobile longtemps, visionnant *Disorient*, une vidéo de l'artiste des Pays-Bas Fiona Tan. Elle refaisait à la caméra le trajet de la célèbre route de la soie orientale, les images traversant au présent ces contrées, mais avec, pour commentaire, celui en voix *off* qu'en fit Marco Polo à son époque. Un trouble similaire, emmêlant les axes du temps et de la distance, émanait de l'exposition.

Mais quels sens touchent ces éblouissements flous d'absence, d'effacement, de silence, de fatalisme, presque ? Au-delà de l'espoir, unique ressort éthique et politique des individus et des sociétés, ne planerait-il au contraire que l'inexorable érosion des civilisations, du vivant ? Si les « images », extirpées du réel par ce nomade indompté qu'est Benoît Aquin, appartiennent sans équivoque à l'art par leur célébration plastique, l'expérience esthétique et la facture du photographique impeccable, c'est par leur subversion humaniste qu'elles touchent davantage.

Comment comprendre et délivrer quelques bribes d'explication de ces photographies de l'exposition chez VU ?

Nomade² dans le réel du vivant

L'œil photographique d'Aquin circule de par le monde et se laisse imprégner par le réel. Ses photos incarnent exactement le noème *ça a été* exclamé par Roland Barthes³ au sujet de l'acte photographique. Les œuvres exposées en grand format du *Dust Bowl chinois* composent la chronique visuelle d'une gigantesque catastrophe environnementale annoncée : la désertification des steppes de la Chine, qui s'étendent de la Mongolie intérieure aux provinces de l'ouest. Les images défilent sur les cimaises de VU selon l'itinéraire des tempêtes de sable. Ces tempêtes « font paysage » ! La poussière jaune qui les caractérise teinte les territoires, les lieux publics et la banalité

du quotidien. Cette couleur « particulière » s'étend, particule par particule, sur tout le désert en expansion : humains, animaux, végétaux, rivières, architectures et routes, tous les milieux de vie. Aquin photographie les signaux avant-coureurs de ce qui s'annonce une grande catastrophe.

On y cherche les visages. L'étonnement est manifeste. Le photographe semble les avoir mal cadrés, les gens, dans sa lentille, saisis parfois vus de derrière un arbre, portant la main au visage et le plus souvent un masque, hors focus. Certains, emmêlés aux animaux, pourraient attendre une quelconque arche de Noé contre l'enlèvement des sables. On dirait des hommes *aliénés*, au sens d'« étrangers », subissant sans pouvoir y faire quoi que ce soit...

Ces images photographiques grand format tissent dans la salle une critique visuelle de la famine des esprits. Là, le drame concerne non plus seulement les Chinois, mais tous les humains. En cela, ces photographies transportent nos regards en les aiguisant progressivement d'une lucidité étonnée.

La célébration plastique

Toute tempête tend à brouiller les contours et les repères. À cet égard, la captation photographique des bourrasques et des nuages de sable par Aquin *insitue* sa plastique au degré zéro du pointillisme pictural, quand tout vacille entre exactitude et incertitude : aube ou brunante, couleurs



affadies, diffuses, uniformisation aux contrastes affaiblis, imprécisions. L'image, au seuil de l'effacement, n'est pourtant jamais fixée. La mouvance visuelle y est faite de multiples foulards, tantôt étoffes bigarrées, tantôt flammes.

Paradoxalement, l'harmonie règne ici. Elle provient du « grain » environnemental et social des images qui suintent de leur grande beauté discrète. L'artiste dévoile mais n'esthétise pas l'inquiétante affaire. Son œil photographique balaie, comme le vent, toute velléité de portrait sur mesure et, encore plus, toute fiction par retouche.

Chasseur d'images aux aguets, Benoît Aquin danse avec ses sujets photo : entre grands plans territoriaux et zoom à échelle humaine, ces clichés – parce qu'ils délivrent plusieurs sens – ensèrent ce qui fait la lumière, ondes et particules à la fois, pour enrober d'une sensualité la matérialité des choses et des êtres. C'est pourquoi, les unes après les autres, les photographies sont belles et efficaces. Cela tient autant de leur sujet singulier que des anecdotes l'entourant. Au final, si elles se font célébration plastique hors du commun de la réification de la nature et du vivant, les œuvres photographiques obligent la réflexion.

La photographie qui questionne l'art

Alors que l'on pourrait croire ici que seuls les espaces de la photographie sont concernés, c'est aussi l'esprit du temps (*zeitgeist*) qui surgit. Les questions de temporalité furent au cœur des œuvres majeures sélectionnées par le directeur artistique Daniel Birnbaum pour la *Biennale de Venise* de 2009 ayant comme thématique « Construire des mondes »⁴. L'inouïe perception esthétique des photographies de Benoît Aquin tient encore de ce qu'elle circonscrit en images des moments-fragments d'une histoire sèche, sans idéologie, mais transformatrice des lieux, à des lieues ; sans spectacle mais comme spectre d'un

drame grandiose : que du vent, que des grains en bouffées de passage. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien d'une nature vivante, des hommes et de leur société.

L'exposition *Dust Bowl chinois* rassemble des photographies de faits de civilisation, dépassement du clivage de plus en plus obsolète entre la photographie sociale et la photographie expérimentale. Présentée la même saison où la *World Press Exposition* et le *Mois de la photo* s'installaient en métropole, le *Dust Bowl chinois* chez VU à Québec et la parution du livre *Far East, Far West*⁵ qui en découle questionnent par le débordement ce qu'est la photographie ancrée dans le réel en ce début de XXI^e siècle.

La nécessaire transgression

Ainsi, l'œuvre de Benoît Aquin donne à voir la nécessaire transgression du genre et du phénomène comme engagement de l'artiste dans le monde. Que faire autrement ? Que faire maintenant ?

En Chine surpeuplée, communiste et néo-capitaliste simultanément, prétendant régner sur le monde, l'élevage et l'agriculture grugent toujours les arbustes, arbres et autres protections naturelles contre le processus de désertification. En Amazonie, on coupe toujours les arbres pour l'élevage du bétail avant de planter de la canne à sucre pour l'éthanol des voitures. Là-bas, des Mongols protestent ; au sud, des Indiens luttent encore. Des artistes complices, aussi, signalent l'intégrité du photographe. Photographier avec courage et talent, circuler, exposer globalement ces tragédies en apparence locales et que déjà, comme le vent, les effets emportent dans les grandes villes comme Beijing, c'est ce que semble suggérer le travail de ces poses sur image. « Penser global, agir local. » S'entraider ? Dans tous les cas, de l'art nécessaire. ■

Photos : André Barrette (sauf mention contraire).

Notes

- 1 Albert Camus, *L'étranger*, Paris, Gallimard, 1957, p. 40.
- 2 Les images de l'exposition sont issues d'un reportage tiré de trois voyages de Patrick Alleyn et de Benoît Aquin, financé par l'Agence canadienne de développement international, publié dans *The Walrus Magazine*, couronné par la National Magazine Award Silver Medal for Photojournalism and Photo Essays, puis par le prix Pictet décerné aux projets qui contribuent à la réflexion sur le développement durable.
- 3 Cf. Roland Barthes, *La chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Gallimard-Seuil (Cahiers du cinéma), 1980.
- 4 Daniel Birnbaum, *Chronologie*, Dijon, Les presses du réel et JRP/Ringier, 2007.
- 5 Benoît Aquin, *Far East, Far West*, avec les textes d'Olivier Asselin et de Patrick Alleyn, Montréal, du Passage, 2009.



Huron-Wendat, sociologue (Ph. D.), critique d'art et commissaire indépendant, Guy Sioui Durand scrute l'art actuel au Québec. Il a fait de l'art engagé et de l'art amérindien contemporain ses créneaux. Cofondateur de la revue *Inter, art actuel* et du *Lieu*, centre en art actuel (Québec), il collabore à plusieurs périodiques et publications. Trois livres sont sortis de sa plume : *L'art comme alternative : Réseaux et pratiques d'art parallèle au Québec* (1997), *Les très riches heures de Jean-Paul Riopelle* (2000) et *Riopelle : L'art d'un trappeur supérieur. Indianité* (2003), sans compter nombre de collaborations pour des ouvrages édités, dont le récent *Aimititau ! Parlons-nous !* (2008). Orateur dynamique, ses conférences-performances sont fort appréciées.